

SEULE RESTAIT LA FORÊT

DANIEL MASON

SEULE RESTAIT LA FORÊT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Marie Clévy

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *North Woods*
Éditeur original : Random House, New York
© Daniel Mason, 2023

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03933-5

Pour Ariana et Selah

*... faire un feu sur Ararat
avec les vestiges de l'arche.*

NATHANIEL HAWTHORNE,
Carnets américains, 1835-1853

SOMMAIRE

Un ...	15
Anonyme, Lettre des « Dames de nuit » ...	23
Deux ...	37
« Merveille d'Osgood », ou les Réminiscences d'un Pommelier ...	43
Trois ...	83
Le LION DES MONTAGNES, ou la véritable histoire d'une aventure sanglante survenue dernièrement ; une ballade pour VOIX et FIFRE, sur l'air de GAIEMENT et JOYEUSEMENT ...	143
De « Proverbes et dictons » ...	149
Quatre ...	155
La triste histoire de la CHOUETTE et de l'ÉCUREUIL ; OU COMMENT LA TERRE SE REBOISA, une nouvelle ballade d'hiver ; composée par deux sœurs AU REPOS, pour LES ENFANTS. Sur l'air d'ALORS MON AIMÉ ET MOI NOUS MARIERONS ...	177

Lettres à EN ...	183
Cinq ...	223
Un chant de DÉCEMBRE.	
Une autre ballade par deux dames AU REPOS, sur l'air de Quand Phébus dormait, etc.	
POUR FIFRE et VOIX ...	241
Six ...	245
Sept ...	283
Dossier de Robert S. ...	289
Huit ...	315
Neuf ...	327
Meurtres en cascade ...	355
Dix ...	377
Un discours adressé à la Société historique de l'ouest du Massachusetts ...	407
Onze ...	421
Un remède au MAL D'AMOUR, une MÉLODIE PRINTANIÈRE, chantée pour fêter la GUÉRISON d'une longue affliction, sur l'air de LA JEUNE FILLE ENAMOURÉE ...	451
3 ch, 2 sdb ...	457
Douze ...	461
Succession ...	495
Remerciements ...	503
Notes ...	507



Un

Ils étaient arrivés en ce lieu dans la fraîcheur de juin, chassés du village par ses habitants, suivant les chemins tracés par les cerfs à travers la forêt, les vallées, les bosquets de fougères, les tourbières frémissantes.

À quelle vitesse ils avaient couru ! De la vapeur s'élevait des marais et des prairies. Des ronces avaient déchiré leurs vêtements, les réduisant en loques qui pendaient sur leurs épaules. Ils s'engouffraient dans des fourrés, se cachaient dans des arbres évidés et des tanières d'ours, tapant sur des bâtons avant de s'y glisser. Ils fuyaient comme si c'était un jeu d'enfant, comme s'ils avaient dérobé un butin. Mon butin, chuchotait-il, touchant ses lèvres.

Ils riaient, tout à leur allégresse. On ne les trouverait pas ! Des hommes graves défilaient devant eux, arquebuses armées au creux du coude, scrutaient les sous-bois, bourraient des pincées huileuses de tabac dans leur pipe. Le monde s'était refermé sur eux. Disparue l'Angleterre, disparue la Colonie. Ils étaient maintenant sous la protection de la Nature, lui disait-il, ils avaient franchi les frontières de

son Règne. Couchée sous lui dans les feuilles, le bas renfoncement d'un chêne, elle tendait le cou pour apercevoir les bottes sanglées et les fourreaux en cuir qui se balançaient sur le plafond grouillant de vers du monde. Si proches ! pensait-elle, mordant la main de son amant pour réprimer sa joie. Enlacés, ils épiaient les chiens qui les traquaient et croisaient leur regard, voyaient une lueur de compréhension éclairer leur figure canine, le frisson conspirateur de leur queue quand ils passaient leur chemin.

Ils avaient couru. À découvert dans les champs, ils se cachaient à l'ombre des volées d'oiseaux, et dans les rivières sous le voile argenté des poissons. Leurs semelles s'étaient décollées de leurs chaussures. Ils les avaient rattachées avec leurs haillons, avec de l'écorce, puis les avaient perdues dans les marais bourbeux. Ils couraient pieds nus dans la forêt, et à l'abri des niches de verdure gorgées de sève, quand ils se pensaient seuls, il retirait des échardes de ses pieds. Ils étaient jeunes, capables de courir des heures, et juin leur avait fait don de ses baies, ses carrioles de paysan laissées sans surveillance. Ils s'arrêtaient pour manger, pour dormir, pour chaparder, pour se rouler dans les prairies bruissantes de gerbes d'or. Dans des étangs cachés, il la sortait ruisseillante de l'eau, la couchait sur la pierre couverte de mousse et embrassait la rivière qui s'écoulait de sa chevelure et de ses jambes.

Savait-il où il allait ? lui demandait-elle, l'attirant à elle, goûtant sa bouche, et toujours il répondait : Loin ! Ils s'étaient dirigés vers le nord, vers les bois du Nord puis le soleil couchant, envahissants comme le feu, mais les monts

déviaient leur trajectoire, les marais les retenaient, et au bout d'une semaine ils auraient pu se trouver n'importe où. Était-ce important ? Les rivières les entraînaient pour les déposer sur de lointaines rives réchauffées par le soleil. Les ronces s'écartaient, se refermaient derrière eux. Dans les cascades, elle sentait le dégel marteler ses épaules, regardait son amant se frayer un chemin à travers le lit du torrent, attraper des poissons d'eau vive avec ses mains. Et il l'attendait, enveloppé dans une couverture humide qu'il drapait autour d'elle, avant de l'allonger sur le sol.

Ils s'étaient rencontrés à l'église, lieu improbable s'il en était. Elle le connaissait, avait été mise en garde contre lui, avait entendu dire qu'il avait provoqué des désordres chez eux en Angleterre, ne s'était joint aux bateaux qu'afin de s'échapper. Il avait fui Plymouth, fui New Haven, pour s'installer dans une cabane à la lisière de Springfield. On racontait qu'il était impie, qu'il s'acoquinait avec des païens, disparaissait dans les bois pour participer à des rituels barbares. Par deux fois, elle l'avait surpris à l'observer ; à une occasion, elle avait croisé son chemin. C'était tout, mais il ne lui en avait pas fallu davantage. Elle avait eu l'impression d'avoir surgi de lui. Tout au long du sermon, elle avait senti sa nuque brûler sous son regard. Dehors, il lui avait demandé de le retrouver dans le pré, et dans le pré, il lui avait demandé de le retrouver au bord de la rivière. Elle était promise à John Stone, un pasteur deux fois plus âgé qu'elle, dont la première épouse était morte en couches. Morte rossée en couches, lui avait dit sa sœur, morte de

ses blessures. Sur la berge, sous la garde des aigrettes, son amant avait entremêlé ses doigts aux siens, prononcé des serments, fait rouler son brin d'herbe avec sa langue. Elle vivait là depuis sept ans. Ils étaient partis cette nuit-là, une comète illuminant les cieux dans la direction de leur fuite.

Du potager d'une sage-femme : trois pommes de terre. De la poche d'un berger endormi, des biscuits de mer. Une poule sur les terres d'un colon, une poule pondeuse, qu'il portait serrée sous son bras. Ma sylphide ! appelait-il à l'abri de l'obscurité, et elle plongeait son regard dans le sien. Il était fou, pensait-elle, nu hormis ses lambeaux de vêtements, sa hache, sa poule caquetante. Et quels discours il tenait ! Flore, le royaume du crapaud et de la coque de vase, les cartes stellaires des lucioles, le règne du loup et de l'ours, l'efflorescence de la moisissure. Et autour d'eux, dans la forêt, partout : les esprits de chaque oiseau et insecte, chaque sapin, chaque poisson.

Elle riait – car comment aurait-on trouvé tant de place ? Il y aurait eu davantage de poissons que de rivières. Davantage d'oiseaux que de ciel. Un millier d'anges sur un brin d'herbe.

Chut, disait-il, ses lèvres sur les siennes, de crainte qu'elle ne les vexe : le raton laveur, le ver, le crapaud, le feu follet.

Ils avaient couru. Ils s'étaient mariés nichés dans la verdure, avaient récité des vœux dans l'anfractuosité des chênes. Sur les arbres poussaient des champignons larges comme une selle de cheval. Les oiseaux gris, les serpents rouges et les tritons orange leur servaient de témoins. Les

myrtilles semaient leurs pétales. Une odeur de foin s'élevait des fougères qu'ils piétinaient. Et le bruit, le vrombissement, le rugissement du monde.

Ils avaient couru. Les dernières fermes étaient loin derrière eux ; seule restait la forêt. Ils suivaient des sentiers indiens à travers des futaies évidées par le feu, dotées d'immenses voûtes vertes aux dimensions célestes. Les jours les plus chauds, ils gravissaient les rivières, lui la poule sur l'épaule, elle la main dans la sienne. Des paillettes de mica semblables à de l'argent sur ses talons. Des demoiselles sur son cou. Des écureuils volants dans les arbres au-dessus d'eux, et dans le sable limoneux les grandes empreintes de félins. Parfois, il s'arrêtait pour lui montrer des traces de passage humain. Des amis, disait-il, ajoutant qu'il parlait la langue des gens de ce côté-ci des montagnes. Mais où étaient-ils ? s'interrogeait-elle. Et elle scrutait la verdure autour d'eux, car la peur l'habitait, et la solitude, et elle ne savait laquelle était pire.

Puis un matin, ils s'étaient éveillés dans la litière des pins, et il avait déclaré qu'on ne les traquait plus. Il le devinait au silence, à l'air, à la distorsion claire du vent d'été. Le pays les avait acceptés. Deux noms avaient été barrés d'un trait noir dans le registre de la Colonie, les enfants menacés du fouet s'ils osaient encore parler d'eux.

Ils avaient atteint la vallée le septième jour. Au-dessus d'eux, une montagne. Des pistes de cerfs menaient à une prairie qui s'élevait et s'étrécissait vers le nord, traversaient les vestiges sombres d'un incendie récent. Un étroit sentier suivait un ruisseau cascasant jusqu'à un étang

bordé de joncs. À l'autre bout de la pente : une clairière, des souches laissées par des castors et de jeunes plants vert pâle émergeant de la cendre noire fertile.

Là, avait-il dit.

Des oiseaux chanteurs voletaient à travers le terrain brûlé. Ils s'étaient débarrassés de leurs derniers haillons, avaient nagé, dormi. Tout était si clair, si pur. De sa petite besace, il avait tiré un sachet contenant des graines de courge et de maïs et des fragments de pomme de terre. Il s'était mis à arpenter le flanc de la colline, la poule sur les talons. Près du ruisseau, il avait trouvé une large pierre plate, l'avait déterrée et rapportée à la clairière, où il l'avait posée doucement sur le sol. Là.



Anonyme, Lettre des « Dames de nuit »

Le 7 juillet, les païens surgirent en grand nombre, assaillant le village au milieu de la nuit. J'étais éveillée avec mon nourrisson quand je vis les flammes sur la palissade et ouïs force coups de feu et cris. Alors mon époux s'éveilla et me pria de me cacher avec l'enfant. Vivement il se hâta de fermer la porte, mais l'ayant enfoncée, ils le frappèrent et le tuèrent, encore dans ses vestemens de nuit. L'un vint à moy et m'ordonna de le suivre, mais telle était ma peur que je ne pus bouger, bien que la maison brûlât et que des tisons ardents tombassent des poutres. Je pensai que j'aimerais mieux périr avec mon époux que de suivre ces créatures meurtrières, cependant le païen me saisit avec mon enfant. Dehors les brasiers brillaient comme le jour. Je vis mes parents et voisins massacrés, mon beau-frère fauché devant moy, mon cousin transpercé d'une balle, le ventre ouvert, ils fondaient sur nous comme bestes sur brebis. Des chaises, des râteaux et d'autres instrumens que les villageois avaient utilisés en guise d'armes gisaient alentour. Alors un affolement sembla saisir les païens, car

ils échangèrent des cris et, hurlant, coururent vers la brèche dans la palissade. Celui qui le premier m'avait capturée m'entraîna, et je n'avais que mes bas aux pieds, point de bottes. Mes voisins étaient à mes côtés, certains tenant des enfans en leurs bras, certains seulement vêtus de leurs draps de lit. Quand nous nous arrêtâmes, je regardai derrière moy ; je vis le village brûler, et dans la lumière les larmes de mes voisins. Nos ravisseurs nous ordonnèrent de les suivre. Ils nous firent marcher à travers bois, nous étions six Indiens et vingt captifs, cependant nul ne tenta de s'enfuir, tant notre chagrin était grand et le désert menaçant. Ma cousine était près de moy, et pleurant elle me dit que tous avaient été occis, mon père occis, ma mère occise, ma sœur occise – car elle les avait vus tomber sous la hache. Alors je demandai à Dieu qu'Il me prenne, mais je Luy avais déplu, et Il voulait que je souffrisse encore sur cette terre. Chaque pas m'emmenait plus loin de mon foyer, dans les ténèbres des bois. À l'aube ils nous ordonnèrent de presser l'allure, car ils craignaient qu'on ne nous découvrit. Tel était mon épuisement que j'eusse voulu m'allonger, mais les faibles étaient battus, si bien que je tins seulement mon enfant et tentai de luy donner à boire. Plus tard nous nous reposâmes, et nous voyant si nombreux chaussés seulement de bas, nos ravisseurs nous façonnèrent des chaussures d'écorce de bouleau. La nuit, ils nous lièrent les uns aux autres par la main et le pied. Je ne trouvai point le sommeil, car toute la nuit je ne pensai qu'à mes tourmens. J'écoutai ma cousine prier qu'un sauveur vienne, *Et je brisais la mâchoire de l'injuste, et*

d'entre ses dents j'arrachais la proie. Je voulus me joindre à elle, toutefois mon affliction était si grande que seules des lamentations sortaient de ma bouche. Ainsi passa la première nuit. Au matin, tandis que nous marchions, ma voisine J--- me vint voir et déclara : Fuyons, il ne peut y avoir pire destin que celui-cy. Cependant je n'osai point, et Dieu m'avait bénie dans mon bon sens, car peu après l'heure du midi j'ouïs que les Indiens criaient et vis un homme traverser les broussailles, les autres derrière luy. On nous fit arrêter et attendre, et tous nous priâmes qu'il puisse s'échapper et nous apporter de l'aide, ou du moins sauver sa propre vie. Bien qu'il fit chaud, nous tremblions de froid, et l'un des païens nous dit : Réfléchissez ! Qui vous a infligé ces souffrances ? Qui vous a fait attendre icy ? Sitôt eut-il prononcé ces paroles que réapparut le poursuivant de l'homme, qui essuya sa hachette ensanglantée sur la mousse et déclara : Que cela vous serve de leçon. Nous poursuivîmes notre route, la nuit tomba, c'était la deuxième nuit que nous dormions dans la boue, et au matin je vis que mon enfant était malade et ne tétait point. Je pensai : Il est mort, mais son corps était encore chaud quand je le serrai contre moy. Si forte était ma douleur pour mon enfant que je ne sentais point la mienne ; j'avançais comme en un rêve, trébuchant et tombant parfois. Alors mes compagnons me venaient relever, car tous nous connaissions mon sort si je tardais. C'était le troisième jour, cependant je n'en ai point gardé le souvenir, car le soir venu la fièvre me gagna, je me sentais faible et toussai la nuit entière. Au matin mon

ravisseau arriva, et je fus certaine de ma mort ; mais sa soif de sang l'avait quitté, car il tint conciliabule avec un autre qui descendit de son cheval, puis ils me hissèrent sur son dos. J'ignore pourquoi il me montra cette compassion, peut-être étions-nous peu nombreux à présent, et étaient-ils mécontents de la rançon qui leur serait promise. Nous marchâmes jusqu'à la nuit tombée, puis nous nous arrê tâmes sous une corniche ; or le païen me dit : Viens, et conduisit mon cheval sur un sentier. Je me mis à pleurer, aussi il me demanda en anglois : Pourquoi pleures-tu ? Je luy dis : Je veux retrouver les miens ; et il me répondit : Ce ne sont plus les tiens. À ces mots la terreur me gagna de nouveau, et en vérité je songeai à fuir pour qu'il me tue avec mon enfant, car je compris que je ne reverrais point mon foyer. Je me remémorai avec amertume les paroles de Jérémie, *Car il mourra dans le lieu où on l'a transporté, et ne verra plus ce pays.* Nous atteignîmes une clairière sous une montagne, et là je découvris ce qui semblait estre une cabane de rondins et de pierre, et une poule dans la cour. Mon maître siffla, la porte s'ouvrit, et une vieille femme fort étrange en sortit, vestue de jupons et de couvertures comme une Indienne, cependant son visage était anglois, et elle parlait aussi bien anglois que la langue des païens. Après des mots que je ne compris pas, mon ravisseau me laissa avec elle. Viens, dit la femme, qui m'emmena dans la cabane. C'était une petite maison, toute d'une pièce. La femme raviva le feu dans l'âtre, me dévêtit et me drapa dans une couverture avec mon enfant. Elle prit mes vestemens mouillés, les suspendit au-dessus

de l'âtre et m'apporta un bouillon que je bus, puis elle en donna à mon enfant, qui en prit et se mit à vagir. Elle me dit : Vite, donne-luy ton sein. Il le prit, et tel fut mon soulagement que j'en oubliai un instant mon infortune. Mon enfant nourri, je bus de nouveau. Bien que le bouillon répandît une odeur malsaine je ne protestai pas, estant affamée au point de boire volontiers à la cuillère de l'amie du païen. Je dormis, et me réveillai tard dans la nuit. J'avais de la fièvre, et la pensée me vint que la femme voulait me nuire. Cette notion ne fit que croître, jusqu'à ce que toute raison m'eût quittée ; j'eus la certitude qu'elle me tuerait avec mon enfant ou le donnerait au D---e. Je me levai, et découvris près de l'âtre un tisonnier. L'ayant pris, je me dressai devant le démon, et je l'eusse tuée si à cet instant mon enfant ne s'était mis à pleurer. J'allai à luy pour le nourrir, sans toutefois poser le tisonnier. Sûrement la femme m'avait vue malgré l'obscurité, car elle me dit : Allons, sottie enfant, je ne suis point sorcière. Elle revint avec un livre, et je vis que c'était une bible. Elle me révéla ses noms, chrétiens de même qu'indiens ; en effet elle avait fui la Colonie avec son époux bien des années auparavant, l'avait perdu dans cette contrée désolée puis avait pris en noces un Indien Priant, et l'avait perdu à son tour. Je connaissais son nom et celui de son époux, ayant entendu maintes rumeurs sur ces fugitifs impies, quoique je les crusse morts. Étais-tu mariée devant Dieu avec cet époux ? luy demandai-je, car elle portait pour ornement un anneau d'argent au doigt, à la manière des méchants. Ou est-ce le D---e qui a forgé cet emblème sur ta peau ?

Tu es malade, dit-elle, et moy : Je sais reconnaître les pécheurs ! Seul Dieu sait qui a le cœur pur, dit-elle, et je répondis : Mais Dieu m'a donné la capacité de voir. Alors tes yeux ont des écailles, dit-elle. Elle se tenait assise auprès de moy, ayant traversé la pièce dans l'obscurité. Oh ! dis-je. *Nous demanderez-vous des chants ?* Me touchant la tête d'une main, elle me déclara en proie au délire, et je compris qu'elle m'avait empoisonnée. Je courus hors de la cabane, mais j'étais nue et tombai. Bientôt elle fut à mes côtés. Pieuse femme ! cria-t-elle. Tu fuis sans ton enfant ! Viens ! Après cela la fièvre me saisit tout entière, durant des jours je délirai, et quand je revins à moy la femme m'apprit que deux semaines avaient passé. Je ne savais si c'étaient deux semaines, cependant quand je pris mon enfant, je le trouvai fort grandi. Regarde, me dit-elle, pendant ton délire je l'ai porté à ton sein. Il était bien portant et souriait bellement, toutefois j'avais entendu parler de faux enfans, façonnés dans l'argile du D----e, et quand la femme sortit, je le mirai en quête de points d'aiguille qui m'eussent montré les coutures. Il hurlait dans le froid cruel, et revenant la vieille femme me dit : Allons, pourquoi le tourmentes-tu ainsi ? Je luy demandai si nous pouvions prier ensemble. Elle prit la bible, et quand nous atteignîmes ces mots : *L'homme ! ses jours sont comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs, car le vent estant passé par-dessus, elle n'est plus, et son lieu ne la reconnaît plus,* je me mis à pleurer. Elle se pencha vers moy, et je vis qu'elle portait un collier d'os et de fer. Jette bas tes ornements ! voulus-je crier, cependant ses

versets m'avaient adoucie. Je luy demandai : Le païen qui m'a capturée est-il véritablement ton ami ? Elle me répondit : Celui qui t'a sauvée est mon ami. Alors la colère me prit, et je dis : Celui qui a occis mon père est-il aussi ton ami, et celui qui a occis ma sœur ? Elle répondit : N'a-t-il point un père et une sœur qui furent occis de même ? La haine me brûlait, mais la femme ne poursuivit point, et sortit. J'entendis le bruit d'une hache, puis elle revint et demanda : Ne veux-tu simplement boire mon bouillon ? Je sortis, et rapportai le bois dans la cabane. Alors elle me montra comment elle vivait, comment elle gardait de la viande séchée, du maïs et de la farine de glands dans le grenier au-dessus de nos têtes. M'ayant emmenée dans une hutte, elle me montra les paniers pour la pêche, les pièges, m'enseigna à les placer dans les bois. La nuit tombée, nous rentrâmes manger. Songeant que le dernier repas que j'avais partagé l'avait été en compagnie de ma famille maintenant morte, je pleurai amèrement. Comme la vieille femme ne disait rien, je demandai : Ne me reconforteras-tu point ? Elle répondit : Le réconfort que tu cherches, je ne le possède point. J'avais grande peine, mais au matin nous dûmes encore nous mettre à l'ouvrage, bien que je n'eusse point oublié ma douleur. À présent je me trouvais là depuis un mois. Chaque jour j'attendais le retour de mon ravisseur, sans plus craindre pour ma vie, mais qu'il m'obligeât à vivre parmi les siens et à devenir l'ennemie de mon peuple.